

entrée dans sa chambre il y a quelques instants, il dormait encore et son sommeil était paisible.

—Voilà qui me paraît d'un favorable augure et j'espère que le docteur va nous confirmer ces heureux pronostics.

Cet espoir fut réalisé.

Louis Perrin descendait en ce moment. Il déclara que la situation de Jean Rosier était exceptionnellement satisfaisante, et qu'elle dépassait ses prévisions de la veille. Aucun symptôme d'inflammation ne se manifestait; la fièvre ne venait pas; la guérison marcherait à pas de géant.

Tandis que le docteur formulait ces oracles rassurants, on entendait une voix enfantine crier dans la cour, sous les fenêtres de la chambre où tous nos personnages se trouvaient réunis :

—Maman! maman! où es-tu douc? Maman, je te cherche! Maman, réponds-moi! Tu m'as promis une petite fille pour jouer avec moi. Donne-la-moi, maman, donne-la-moi!

Le moment était venu de réunir les deux enfants.

Mme de Kéroual prit Georgette par la main, sortit avec elle de la chambre du blessé, et, la conduisant sur le perron, fit un signe à Marthe qui, voyant que ses appels restaient sans résultats, s'était mis à gambader en poursuivant un papillon.

L'enfant accourut, ivre de joie, avec des bonds extravagants de jeune chamois.

—Berthe, lui dit la comtesse en mettant sa main mignonne dans la main de Georgette, voici la petite fille que j'ai promis de te donner. Mais souviens-toi que si tu n'est point pour elle douce et bonne, si tu ne partages pas tes joujoux avec elle, en lui laissant choisir ceux qu'elle aimera le mieux, si, enfin, tu ne la rend pas complètement heureuse, je te la reprendrai tout de suite et je ne te la rendrai pas.

—Sois tranquille, maman, répondit Berthe avec l'accent le plus convaincu, elle sera très, très-heureuse avec moi, tu verras; et elle m'aimera bien, j'en suis sûre, car je l'aime déjà de tout mon cœur.

Et la fille de la comtesse embrassa fort tendrement l'enfant des saltimbanques, dont le frais visage rayonnait.

Puis, sans transition, elle lui demanda :

—Comment t'appelles-tu?

—Georgette; et toi?

—Je m'appelle Berthe; viens jouer, Georgette.

Georgette ne demandait pas mieux. Les deux enfants, se tenant toujours par la main, descendirent en courant les marches du perron et se mirent à tourbillonner sur le tapis vert de la pelouse comme deux chevreux en délire.

Nous avons crayonné le portrait de Georgette; esquissons en deux traits celui de Berthe.

L'enfant aristocratique du comte de Kéroual pouvait lutter de beauté avec la fille de Jean Rosier, et, s'il eut été question de décerner un prix de grâce, il est bien vraisemblable qu'elle l'aurait remporté; mais sa beauté plus frêle était moins vivace que celle de Georgette.

Berthe ne ressemblait que vaguement à la comtesse. Elle tenait surtout de son père mort deux années auparavant, et dont elle ne pouvait se souvenir. Elle avait ses cheveux noirs abondants, ses grands yeux d'un vert profond et changeant comme celui de l'Océan; elle avait son teint d'une pâleur mate

et transparente, ses formes grêles et élégantes, sa nature nerveuse et impressionnable.

Mme de Kéroual ne pouvait la regarder sans qu'il lui semblât voir son mari lui-même se dresser devant elle, tant l'enfant offrait une fidèle et frappante réduction des traits du père; et parfois (surtout aux époques où le baron Gontran de Strény était au château de Rochetaille) elle détournait les yeux avec une expression d'angoisse inexplicables, mais qui ressemblait presque à de la terreur ou à du remords.

Cette terreur, ce remords, si véritablement ils existaient, n'avaient point de cause apparente, et les plus habiles fureteurs, auraient tenté vainement de leur en trouver une, car personne n'ignorait que la comtesse, aussi longtemps que le comte avait vécu, s'était montrée pour lui la meilleure, la plus aimante, la plus fidèle, la plus irréprochable des femmes.

Mais sans doute nous aurons plus tard le mot de cette énigme bizarre.

X.—*Les deux mères.*

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'accident auquel nos lecteurs ont assisté, et les prédictions du docteur Perrin avaient reçu de point en point leur accomplissement, c'est-à-dire que l'état du blessé devenait chaque jour plus satisfaisant, et que l'époque de la guérison complète paraissait devoir être plus prochaine encore qu'on n'aurait osé l'espérer.

La journée était magnifique,

Un doux et radieux soleil de printemps criblait de ses flèches d'or les grands arbres du parc.

Mme de Kéroual, assise sur un banc rustique, dans une salle de verdure formée par des chênes séculaires, travaillait à un ouvrage en broderie.

Périne, placée près d'elle sur une chaise basse en bois noueux, tricotait un petit vêtement de laine blanche destiné sans doute à sa fille.

Marthe et Georgette jouaient non loin de leurs mères avec un joyeux entrain, avec une animation presque fiévreuse.

La comtesse interrompait de temps en temps son travail; elle regardait les deux enfants; elle leur souriait tendrement, mais son sourire n'était point exempt de cette nuance de mélancolie dont nous avons déjà parlé. Tout à coup elle rompit le silence.

—Périne? dit-elle.

—Madame la comtesse?

—Regardez, je vous prie.

—Quoi donc?

—Nos enfants.

Périne tourna vivement la tête du côté des deux petites filles qui formaient en ce moment un groupe adorable.

La blonde Georgette avait tressé une couronne de lierre et de fleurs sauvages, et elle plaça cette couronne sur la tête brune de Marthe qui l'interrompait pour l'embrasser.

Rien ne se pouvait imaginer de plus délicieusement frais et joli que ce gracieux tableau de genre avec son cadre de gazons et de feuillages.

—Comme elles s'aiment, les chères petites, murmura Périne.

—Quelqu'un qui voudrait leur persuader qu'elles étaient, il y a quinze jours, complètement étrangères l'une l'autre